

Ulrich Stadler

Der ewige Verschwinder. Eine Kulturgeschichte des Flohs

Alain Montandon

Intituler un ouvrage consacré à l'histoire culturelle de la puce « l'éternelle disparue », c'est d'emblée signifier les difficultés de l'appréhender et cela d'abord en raison de sa petitesse. C'est en effet une caractéristique de maints insectes que leur dimension minuscule.¹ On sait combien la mouche a pu retenir l'attention des peintres et André Chastel,² Daniel Arasse et bien d'autres ont étudié sa présence, ses figurations et ses diverses significations. Il en va autrement avec la puce dont la taille à peine visible à l'œil nu semble se soustraire au pinceau du peintre, condamné à ne pouvoir l'évoquer que par le biais de sa chasse.

Un exemple paradigmatique de cette difficulté est la controverse autour du célèbre tableau de Carl Spitzweg, le pauvre poète. Dans la misérable mansarde dans laquelle il est couché sur un mauvais lit avec un bonnet de nuit sur la tête, tenant d'une main devant lui un manuscrit, sa plume coincée dans sa bouche, il élève sa main droite avec deux doigts pincés. Il s'ensuit qu'on ne sait s'il bat la mesure d'un vers, en quête d'une inspiration exacte, ou s'il écrase de ses deux doigts une puce. Comme on ne saurait la voir, le mystère subsiste. Si pour ma part il me semble évident que l'on a ici le poète en pleine activité créatrice comme en témoignent les nombreuses œuvres déjà écrites par cet original qui jonchent le sol, l'ambiguïté demeure pour certains en raison de l'impossible figuration de la bestiole (en dehors de sa description anatomique rendue possible par le microscope de Robert Hooke).

Aussi les peintres ont-ils été avant tout séduits par l'épuçage, qui permet d'attirer l'attention sur le geste et la concentration qu'il demande ainsi que sur la partie du corps dévoilé en cette occasion. Les éclairages nocturnes favorisent l'atmosphère sensuelle et intime que rendent Gerrit van Honthorst, tout comme Georges de La Tour dans cette activité.

Avec le fantôme d'une puce de William Blake,³ on est loin de l'observation scientifique au profit d'une mise en scène puissamment visuelle, où le spectral s'unit au spectaculaire. Il est vrai qu'il ne s'agit pas de représenter une puce, mais le fantôme d'une puce, « être hybride par nature qui fait fi des limites entre la vie et la mort, tout en révélant la porosité des frontières entre humanité et animalité »⁴. L'homme-puce est une vision anthropomorphique de la puce présentée avec un panier dans une main pour recueillir le sang et une cordelette autour du coup, rappelant les cirques de puces savantes. Ce personnage nu et trapu, au cou large et massif, avec le visage d'un meurtrier en puissance,

avec des yeux de feu et à la musculature surdéveloppée répond à la vigueur extraordinaire bien connue de la puce qui est amenée à traîner de petits chariots pour la grande joie du public lors d'exhibitions de puces savantes, mais qui témoigne aussi de sa force énorme qui lui permet de faire des sauts extraordinaires. Cette faculté de bondir avec une rapidité inouïe explique la difficulté où l'on est d'attraper l'animal qui s'échappe toujours, devenant invisible par ses déplacements et pouvant acquérir par là une qualification de fantomatique. On ne saurait ne pas être sensible à ce que la représentation de Blake dans l'aspect grotesque de l'animal peut avoir à la fois d'ironique et de sublime, frappant l'imagination du spectateur où se mêlent confusément terreur et admiration.

On retrouve aussi en littérature l'aspect comique et incisif que des dessinateurs comme Wilhelm Busch ont su exploiter. Goethe l'exerce dans la taverne d'Auerbach du *Faust* quand Méphisto se met à chanter de manière très ironique et mordante, la puce qui est le courtisan favori du roi et à qui personne n'ose s'attaquer, à la différence des gens de la taverne, peu révérencieux des gens de la cour. Quant à la puce de Madame Desroches, elle est exemplaire de l'inspiration poétique suscitée par une simple puce et les poètes se sentent fort redevables « à ceste petite bestiole » à laquelle toute une tradition érotique est attachée, comme on la voit dans le poème de John Donne *La Puce* (1635), écrit dans la tradition érotique ovidienne, la puce favorisant l'union de deux amants qu'elle a successivement piqués. On sait qu'en français « avoir la puce à l'oreille » est synonyme du désir amoureux et nombreux sont ceux qui cherchant la puce en arrivent au dépucelement. De Scarron à Blumauer, la puce se prête à de nombreuses manœuvres érotiques évoquées dans ce livre riche en citations comme en illustrations (plus d'une trentaine).

Si Ulrich Stadler a rassemblé dans son cabinet de curiosités un très grand nombre de références, tant dans le domaine littéraire que pictural, la musique est cependant absente de ce vaste répertoire, dame puce ayant inspiré par ses piqures, sauts et gambades un Joseph Bodin de Boismortier, un Roland de Lassus tout comme Beethoven, Berlioz,

Modest Moussorgski.⁵ Mais on ne saurait reprocher à cet excellent ouvrage, érudit et plaisant à la fois (on apprécie l'index comme la riche bibliographie), cet oubli tant le traitement du sujet est riche, varié et complet. Le parasite, porteur de multiples maladies dont la peste, est un hôte tourmentant



Ulrich Stadler, *Der ewige Verschwinder. Eine Kulturgeschichte des Flohs*,
Bâle : Schwabe Verlag, 2024, 308 pages

par ses piqures l'être humain ramené à prendre en considération les adversités et incommodités de l'existence comme en témoigne la tradition fabuliste depuis Ésope, La Fontaine, Boursault, Pfeffel et bien d'autres.

Associée à la saleté, à l'humidité, à la poussière et à la misère, cette plaie hantait autrefois nombre d'auberges, comme on le voit dans les romans picaresques et dans les récits de voyage. Parmi les nombreux moyens de s'en débarrasser, l'auteur cite, images à l'appui, cette singulière fourrure aux puces ou « contenance », accessoire de mode servant à s'en préserver en l'y attirant l'insecte. Dans l'usage fait de la puce pour se moquer du pédantisme tout en se livrant à la critique sociale, l'ouvrage de Johann Fischart *Flöh Haz, Weiber Traz*⁶ est bien sûr fondateur, mais moins connue est la parodie de thèse de doctorat, *Kritische Abhandlung über die Flöhe (de pulicibus)*,⁷ à la fois en latin et en allemand qui fut attribuée à Goethe par Köchy. Tout aussi intéressante est la présentation du tableau peu connu, *La puce* (1916), de Josef Capek.

De l'image révélée par Hooke d'un monstre couvert « d'un curieux vêtement, ciré comme une armure soigneusement jointée, entourée d'une foulditude de poils piquants, comme des épines de porcs-épics et brillant comme des cônes d'acier » aux visions d'un E.T.A. Hoffmann, illustrées par Thiele, aux textes de Kafka, Hebel, Tucholsky, l'auteur a amené son lecteur à suivre une perspective tout aussi historico-sociale que culturelle, littéraire et picturale de ce petit « presque rien » si présent dans les vies humaines.

- 1 Voir Alain Montandon (dir.), *Dictionnaire littéraire et culturel de l'insecte*, Paris : Honoré Champion, 2023.
- 2 André Chastel, *Musca depicta*, Milan : Franco Maria Ricci, 1984.
- 3 William Blake, *The Gost of a Flea*, tempera et or sur panneau de bois, 16,2 × 21,4 cm, ca. 1819-1820, Londres, Tate Modern.
- 4 Caroline Dauphin, « *The Ghost of a Flea, William Blake (1819-1820)* », dans Alain Montandon (éd.), *L'insecte dans tous ses états*, Clermont-Ferrand : PUBP, 2022.
- 5 Voir Alain Montandon et Benjamin Lassauzet (dir.), *Les insectes et la musique*, Paris : Hermann, 2022.
- 6 Johann Fischart, *Flöh Haz, Weiber Traz : der Überwunder unrichtige und spotwichtige Rechtshandel der Flöh mit den Weibern*, Strasbourg : Jobin, 1594.
- 7 Johann Wolfgang von Goethe, *Juristische Abhandlung über die Flöhe*, Altona : Verlags-Bureau, 1864.